



# **ANNALES ISLAMOLOGIQUES**

**en ligne en ligne**

AnIsl 47 (2014), p. 499-518

# Manuel Sartori

## Ibn al-Hāğib et la flexion désinentielle : croyant pas pratiquant

### *Conditions d'utilisation*

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

### *Conditions of Use*

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT [ifao.egnet.net](mailto:ifao.egnet.net)). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

## Dernières publications

- |               |                                                                                |                                                                      |
|---------------|--------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------|
| 9782724711400 | <i>Islam and Fraternity: Impact and Prospects of the Abu Dhabi Declaration</i> | Emmanuel Pisani (éd.), Michel Younès (éd.), Alessandro Ferrari (éd.) |
| 9782724710922 | <i>Athribis X</i>                                                              | Sandra Lippert                                                       |
| 9782724710939 | <i>Bagawat</i>                                                                 | Gérard Roquet, Victor Ghica                                          |
| 9782724710960 | <i>Le décret de Saïs</i>                                                       | Anne-Sophie von Bomhard                                              |
| 9782724710915 | <i>Tebtynis VII</i>                                                            | Nikos Litinas                                                        |
| 9782724711257 | <i>Médecine et environnement dans l'Alexandrie médiévale</i>                   | Jean-Charles Ducène                                                  |
| 9782724711295 | <i>Guide de l'Égypte prédynastique</i>                                         | Béatrix Midant-Reynes, Yann Tristant                                 |
| 9782724711363 | <i>Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)</i>       |                                                                      |

MANUEL SARTORI\*

## Ibn al-Hāḡib et la flexion désinentielle : croyant pas pratiquant<sup>1</sup>

---

### ♦ RÉSUMÉ

Cet article tend à montrer comment, concernant le statut de l'*i'rāb* (flexion désinentielle, casuelle comme modale), Ibn al-Hāḡib (m. 646/1249), dans l'auto-commentaire qu'il fait de sa *Kāfiya fī al-nahw* (« le Précis de syntaxe »), et même s'il croit explicitement en l'*i'rāb* comme partie intégrante de sa tradition grammaticale, n'en fait néanmoins plus aucun cas lors des explications qu'il donne de certains phénomènes grammaticaux. Bien au contraire il n'a alors manifestement plus en tête que le phénomène concurrent de la flexion au moyen des voyelles brèves, la pause (*waqf*), dès lors posée comme seule existante au détriment de la flexion désinentielle, ce dont témoigne une analyse du discours infraverbal d'Ibn al-Hāḡib en contradiction avec sa déclaration verbale explicite de croyance en l'*i'rāb*.

**Mots-clés :** construction verbale – croyance – dogme grammatical – flexion désinentielle – Ibn al-Hāḡib – *Imlā' 'alā al-Kāfiya* – impératif – *i'rāb* – passif vocalique – pause – phénomène pausal – *Quṭrub* – *Raḍī al-Dīn al-Astarābādī* – redondance – voyelles brèves

\* Manuel Sartori, Institut d'Études Politiques d'Aix-en-Provence / IREMAM UMR 7310 (CNRS), manuel.sartori@gmail.com

1. Nous remercions pour leurs commentaires et remarques les professeurs Jean-Patrick Guillaume et Kees Versteegh qui nous ont permis d'affiner nos propres vues sur la question.

## ♦ ABSTRACT

This article aims to show how, on the status of *i'rāb* (inflectional ending, case markers as mood markers), Ibn al-Hāğib (d. 646/1249), in the self-commentary he made of his own *Kāfiya fī al-naḥw* ("The Precis of the syntax"), and even if he explicitly believes in *i'rāb* as part of his grammatical tradition, does not any more when explaining some grammatical phenomena. On the contrary he obviously only has in mind the concurrent phenomenon of the inflection ending, namely the pause (*waqf*), thenceforward put as the only existing at the expense of the inflection ending. That is what shows the analysis of the infraverbal speech of Ibn al-Hāğib which contradicts his explicit verbal declaration of belief in *i'rāb*.

**keywords:** belief – case markers – grammatical dogma – Ibn al-Hāğib – *Imlā' 'alā al-Kāfiya* – imperative – inflectional ending – *i'rāb* – mood markers – pausal form – pause – Quṭrub – Radī al-Dīn al-Astarābādī – redundancy – short vowels – verb construction – vocalic passive

\* \* \*

L'ARABE est souvent présenté comme une langue flexionnelle où la déclinaison en cas et modes joue un rôle primordial. Tout concourt à faire de l'*i'rāb*<sup>2</sup> (flexion) le centre des attentions grammaticales à tel point que la science en jeu, *'ilm al-naḥw*, peut aussi être appelée *'ilm al-i'rāb* (« la science de l'*i'rāb* »<sup>3</sup>), ce que note Guillaume pour qui la tradition grammaticale arabe « a toujours accordé une place centrale à ce qu'elle appelle l'*i'rāb* »<sup>4</sup>. Il en va de même d'Ibn al-Hāğib (désormais IH, m. 646/1249<sup>5</sup>) qui, pour les besoins de son épitomé *al-Kāfiya fī al-naḥw* (« le Précis de syntaxe »), reprend la structuration du *Muṣṭala'* (« Capitulaire ») de Zamahšarī (m. 538/1144) dont « l'exposé du *naḥw* [...] est infiniment mieux organisé

2. Sur lequel on consultera principalement Fleisch, « *I'rāb* », p. 1248-1250.

3. *Ibid.*, p. 1248.

4. Guillaume, « Les discussions », p. 44. Nous tenons ici à remercier le rapporteur du présent article et à signaler qu'*i'rāb* doit s'entendre de deux manières : l'*i'rāb*<sub>1</sub> est théorique, conçu comme un outil conceptuel, et dès lors abstrait, construit par et pour les grammairiens à des fins théorétiques où il est l'équivalent de l'analyse grammaticale et sert donc à déterminer la fonction d'un mot dans une phrase. Du fait que l'*i'rāb*<sub>1</sub> est indissociable, dans la perspective de la tradition grammaticale arabe de *i'rāb*<sub>2</sub>, il indique donc la possibilité, réelle ou virtuelle, pour un mot de subir tel ou tel marquage par le passage d'un cas à l'autre ou d'un mode à l'autre, ce qui affecte l'ensemble des mots, même ceux dits inflexibles qui ont alors un *mahall min al-i'rāb*, i.e. une place du point de vue de l'analyse syntaxique ; l'*i'rāb*<sub>2</sub> est, lui, pratique ou concret dans la mesure où il serait – ou pas et nous insistons car c'est là tout le débat qu'entretient cet article – la réalisation concrète (ou *a minima* théorique, virtuelle, mais morphologiquement contrariée) du marquage désinentiel découlant de l'*i'rāb*<sub>1</sub>, à savoir l'analyse grammaticale.

5. Nous suivons ici l'usage orientaliste en donnant, pour les années comme pour les siècles, la date hégirienne puis la date chrétienne.

[...] qu'en aucun autre ouvrage antérieur [...] articulé qu'il est sur les « parties du discours » [...] : les noms (*al-asmā'*), les verbes (*al-af'āl*) et les particules (*al-ḥurūf*), le nombre et la hiérarchie desdites parties ayant eux-mêmes leur logique [...] et la section consacrée aux noms étant alors organisée sur leur flexion : *al-marfū'āt*, *al-manṣūbāt*, *al-maṛrūrāt*, etc... »<sup>6</sup> Si nous ajoutons à cela la grande dichotomie, elle aussi présente chez IH et établie par Sibawayhi (m. ca. 180/796) entre le nom flexible (*mu'rāb*, participe passif du verbe *a'raba* dont le nom d'action est *i'rāb*) et le nom inflexible (*mabnī*) ainsi que les divergences concernant ces deux catégories parmi les Arabes et de manière subséquente les grammairiens arabes<sup>7</sup>, on aura vite fait de se rendre compte de la qualité de pivot conceptuel que peut jouer l'*i'rāb* dans la grammaire arabe.

Ce dernier est pour 'Ukbarī (m. 616/1219) ce qui différencie les fonctions syntaxiques des mots<sup>8</sup>. Il est défini par al-Sayyid al-Šarīf al-Ǧurğānī (m. 816/1413) comme « la différence explicite ou implicite de la fin de la *kalima*<sup>9</sup> du fait de la différence des régissants » (*ibtilāf āhir al-kalima bi-ibtilāf al-'awāmil lafżan aw taqdīran*<sup>10</sup>). Pour IH, l'*i'rāb* est un peu plus que cela puisqu'il s'agit de « ce du fait de quoi la finale varie pour indiquer les sens visés par lui » (*al-i'rāb mā iħtalafa āhiruhu bibi li-yadulla 'alā al-ma'āni al-mu'tawara 'alayhi*<sup>11</sup>). L'*i'rāb* n'est donc pas chez lui la simple résultante d'une action, le changement résultatif de la finale, mais la raison même de ce changement, cette façon de voir étant selon lui meilleure que de définir l'*i'rāb* comme la variation de la finale (cf. f° 4a/17<sup>12</sup>). Ce qu'il y a de sûr c'est que l'*i'rāb*, pour IH, n'a pas seulement une raison d'être phonétique comme le pense Quṭrub (m. 206/821), pour qui « il n'intervient pas en raison d'une cause [sémantique] mais que pour alléger la langue [métonymie pour la prononciation] » (*lam yadħul li-illa wa-innamā daħħala taħfifan 'alā al-lisān*)<sup>13</sup>.

Pilier de la religion grammaticale (à part pour Quṭrub donc en première analyse<sup>14</sup>), l'*i'rāb* est incontournable. Mais n'est-il pas justement vénéré comme un dogme, pour reprendre le terme de Corriente<sup>15</sup>, c'est-à-dire respecté dans les dires et déclarations verbales mais dépassé

6. Larcher, « Quand, en arabe », p. 132-134.

7. Cf. Baalbaki, « *I'rāb and Bīna'* », p. 17-33.

8. Cf. 'Ukbarī, *Masā'il*, p. 79-80. C'est ce que souligne aussi Mubarrad (m. 285/898) dans son *Muqtaḍab*, ainsi que le note Guillaume, « Les discussions », p. 44 que l'on consultera par ailleurs pour toutes les discussions des grammairiens autour de la valeur à accorder aux marques d'*i'rāb*. Sur l'identification de l'*i'rāb* à la marque flexionnelle finale ou bien plutôt à la commutativité flexionnelle de la finale, i.e. sur le fait de concevoir l'*i'rāb* comme *lafżi* ou *ma'nawī*, voir Versteegh, « The Development of Argumentation », notamment p. 153-156. Quant aux raisons invoquées de telle réalisation phonétique pour tel cas/mode cf. entre autres Bohas, « Quelques aspects », p. 205 sq.

9. Sur les raisons de l'emploi de ce terme à l'exclusion d'autres, cf. Larcher, « What is a *kalima*? », et sur le concept de *kalima* de manière plus générale on consultera, outre ce dernier, Levin, « The Medieval Arabic Term *kalima* » ; id., « Kalima », et Owens, « The Syntactic Basis ».

10. Ǧurğānī, *Ta'rīfāt*, p. 35.

11. Ibn al-Ḥāġib, *Kāfiya*, p. 61.

12. Cf. note 18.

13. Cf. 'Ukbarī, *Masā'il*, p. 71 et Versteegh, « A Dissenting Grammarian », p. 181.

14. Ainsi que pour l'École dite de Koufa qui raisonnait, elle, en termes de *mugāwara* (« voisinage ») phonique (cf. Dévényi, « *Mugāwara* »).

15. Corriente, « On the Functional Yield », p. 21.

et remis en cause dans les faits et déclarations infraverbales ? C'est ce que nous allons essayer de montrer ici en lisant entre les lignes d'IH dans son auto-commentaire, et marginalement à partir de Rađī al-Dīn al-Astarābādī (désormais RDA, m. 686/1287 ou plus sûrement 688/1289<sup>16</sup>), pour rejoindre les analyses et les arguments mettant à jour que l'*i'rāb* ne pourrait avoir, peu ou prou, de valeur qu'euphonique<sup>17</sup>. En tenant de la vision grammaticale traditionnelle, IH croit en l'*i'rāb* et nous y insistons. Il vient néanmoins prouver, nous le verrons, à son corps défendant et de manière infraverbale, que ce dernier n'existe pas en termes de réalisation concrète dans la langue mais n'existe que théoriquement, ou, *a minima* qu'il n'est qu'une possibilité, qu'une flexibilité en puissance (cf. *infra*). En ce sens il vient, malgré lui, étayer les tenants du second courant de pensée (arabisant principalement mais pas uniquement) selon lequel l'*i'rāb* n'est pas une réalité linguistique mais seulement un outil conceptuel grammatical. Pratiquement, nous soupèserons la fidélité d'IH dans sa croyance en l'existence, la pertinence et la réalisation effective de l'*i'rāb* à partir de son auto-commentaire de la *Kāfiya*, le *Imlā' 'alā al-Kāfiya* («le Commentaire dicté du Précis»)<sup>18</sup>.

### **Un credo : oui l'*i'rāb* existe ! oui il est pertinent !**

Sans même évoquer les lignes où l'*i'rāb* est textuellement invoqué comme une réalité intangible de la langue arabe et de sa grammaire, au premier rang desquelles l'ensemble de la partie qui en traite expressément (cf. *ma'nā al-i'rāb fī al-ism*, «le sens de la flexion concernant le nom»<sup>19</sup>), force est de constater qu'IH y croit. Ainsi, dans la partie consacrée à la flexion,

16. Cf. Weipert, «al-Astarābādī», p. 118 et Fleisch, «Note sur al-Astarābādhī».

17. Sur la critique de la position pro-*i'rāb* on se référera principalement à Corriente, «On the Functional Yield»; *id.*, «Again on the Functional Yield»; Versteegh, «A Dissenting Grammarian»; Molina Rueda, «El *i'rāb*»; Owens, «Case and Proto-Arabic (Part I)»; *id.*, «Case and Proto-Arabic (Part II)». Quant à la critique de la vue historiciste (de Fuck ou de Blau) d'une langue arabe qui serait passée d'un état synthétique et flexionnel à un état analytique et non flexionnel, cf. Corriente, «On the Functional Yield», p. 24 sq., mais aussi Larcher, «Les origines».

18. Ibn Hāğib est en effet l'auteur à la fois du texte de base (*matn*) dit *al-Kāfiya fī al-naḥw*, épitomé qu'il tire du *Muṣṭafā* de Zamahšārī, mais aussi du commentaire de ce même texte de base, *al-Imlā' 'alā al-Kāfiya*, d'où sa dénomination par nous d'auto-commentaire. Cet auto-commentaire connaît désormais une édition critique, fruit d'un travail de doctorat, qui devrait être publiée prochainement (cf. Ibn al-Hāğib, *Imlā'*). Dans les lignes qui suivent, la foliotation indiquée est celle de cette édition critique qui reprend celle du manuscrit de Damas du *Imlā' 'alā al-Kāfiya*, manuscrit vraisemblablement daté du ix<sup>e</sup>/xv<sup>e</sup> siècle dont le Professeur Pierre Larcher a bien voulu nous donner les microfiches. L'édition quant à elle est le fruit de la collation de ce manuscrit de la bibliothèque nationale de Damas (N°8776) aux manuscrits du Chester Beatty de Dublin (N°5289) daté du viii<sup>e</sup>/xiv<sup>e</sup>, de la British Library de Londres (N°Or.4823) daté en son colophon de 717/1317, ainsi que d'une ancienne édition imprimée d'Istanbul (1311/1894) dont les sources manuscrites ne sont pas connues et considérée pour cette raison comme un manuscrit. Par ailleurs, dans la suite de cet article, "D" renvoie au manuscrit de l'auto-commentaire d'IH de la bibliothèque nationale syrienne de Damas, "Dn" à celui du Chester Beatty de Dublin, "L" à celui de la British Library de Londres et "I" à l'édition imprimée de ce texte à Istanbul (1311/1894). Les chiffres qui suivent ces lettres capitales renvoient, eux, respectivement au folio ou à la page, séparés par une barre fractionnaire du numéro de la ligne.

19. Ibn al-Hāğib, *Imlā'*, f<sup>os</sup> 3b/16 sq.

et plus précisément à la flexion par les voyelles longues, le *wāw* pour le nominatif, le *alif* pour l'accusatif et le *yā'* pour le génitif, IH note que :

« [5a/11] quant au duel et au pluriel, ils y sont quelque peu irréguliers. Le duel est irrégulier au nominatif [12] et à l'accusatif, et le pluriel spécialement à l'accusatif. La cause de cela est que tous deux, s'ils avaient suivi [13] la règle, il aurait fallu dire au duel, “ḍāribāni” à l'accusatif et au pluriel “ḍāribāna”, et si l'on avait dit cela, cela aurait conduit à l'ambiguïté [14] entre eux deux au moment de l'annexion puisque tu aurais dit “ra'aytu ḍāribā Zaydin” (« j'ai vu les (deux) frappeurs de Zayd ») dans les deux cas » (*wa-ammā al-muṭannā wa-l-maġmū' fa-ḥūlifa bīhimā fī ba'ḍ dālikā fa-l-muṭannā ḥūlifa bīhi fī al-raf'* [12] *wa-l-naṣb wa-l-maġmū' ḥūlifa bīhi fī al-naṣb ḥāṣatan wa-illā dālikā annahumā law ḡariyā* [13] *'alā al-qiyās la-waġaba an yuqāla fī al-taṭniya “ḍāribāni” fī al-naṣb wa-fī al-ġam' “ḍāribāna” wa-law qīla dālikā la-addā ilā al-labs* [14] *baynahumā 'inda al-iḍāfa li-annaka kūnta taqūlu “ra'aytu ḍāribā Zaydin” fīhimā ḡamī'an*).

Le premier enseignement, évident, de ce passage est qu'IH croit en la pertinence de la flexion. Il y croit puisqu'il ne peut concevoir, en les émettant, des formes théoriques telles que le duel et le pluriel accusatifs de *ḍārib* qui auraient le même ductus, formés des mêmes articulations (*d-ā-r-b-ā-n*), sans immédiatement les distinguer sur une base désinentielle. Selon lui en effet, l'ambiguïté apparaissant « au moment de l'annexion », il est alors implicite qu'existe à l'état absolu une différence entre les deux formes, différence reposant alors sur la seule vocalisation du *nūn* final (en *i* au duel et en *a* au pluriel). Cela revient bien à croire en l'existence, la pertinence et la réalisation effective de la flexion.

Ainsi, pour éviter toute ambiguïté dans ce cas, l'arabe aurait choisi la flexion régime pour le duel et le pluriel, le *yā'* permettant la réalisation à l'oral pour le premier d'une diphongue. Cette dernière étant absente du pluriel, nulle ambiguïté ne subsiste (*ḍāribay Zaydin* vs *ḍāribī Zaydin*). Mais, là encore, s'il semble justifier la flexion dans son existence, force est de reconnaître que la condition de sa performance est réduite au cadre oral. À l'écrit en effet, et au contraire, la plus grande confusion règne puisque dans les deux cas on a bien une seule graphie: *d-ā-r-b-ī* et *z-ī-d*.

Autre indice textuel d'une croyance en l'existence, en la pertinence et en la réalisation effective de l'*i'rāb*, lorsqu'IH dit au sujet d'un énoncé ne laissant aucun doute sur les fonctions syntaxiques des éléments en jeu :

« Ne [57b/19] vois-tu pas que tu dis *akala Zaydun hubzan* (« Zayd a mangé du pain ») et qu'il est alors nécessaire de mettre *Zayd* au nominatif et *hubz* à l'accusatif et ce même si le contexte [20] sémantique indique que celui qui mange c'est *Zayd* et celui qui est mangé c'est le *hubz* (« pain ») ? (*a-lā* [57b/19] *tarā annaka taqūlu “akala Zaydun hubzan” fa-lā budda min raf’ “Zayd” wa-naṣb “hubz” wa-in kānat al-qarīna* [20] *al-ma’nawiyā tadullu ‘alā anna al-ākil “Zayd” wa-l-ma’kūl al-“hubz”*).

À ne se référer qu'aux déclarations explicites qui précèdent, l'*i'rāb* a bien pour IH tout à la fois une existence réelle et une raison d'être effective qui repose sur sa pertinence sémantique.

## Une première crise de foi : la pertinence de l'*i'rāb*

Le pendant de l'existence d'une flexion pertinente est normalement la libre occurrence des éléments syntaxiques dans l'énoncé, ces derniers étant justement repérés et identifiés grâce à la flexion. C'est ainsi le cas dans les langues à flexion comme le latin et le grec anciens. Néanmoins, comme c'est le cas en arabe, il peut y avoir, même si la flexion est perçue comme pertinente, des cas où, notamment pour des raisons morpho-phonologiques, celle-ci est empêchée et où donc l'ordre syntaxique se substitue à cette dernière défaillante. IH, comme d'autres avant lui, entrevoit cette possibilité avec les exemples classiquement convoqués pour l'occasion : *Mūsā*, *'Isā*, *al-kummatrā*, etc. (cf. f<sup>os</sup> 14a/9 et sq.)

Ainsi le sujet est-il nécessairement antéposé par rapport à l'objet du verbe lorsque la flexion est empêchée s'il y a risque de confusion entre lui et le complément en l'absence de contexte levant cette ambiguïté comme dans *daraba Mūsā 'Isā* (« Moussa a frappé Issa » et non l'inverse)<sup>20</sup>. Par contre si le contexte lève l'ambiguïté, cette antéposition n'a rien de nécessaire comme *akramat Salmā Mūsā* et *akramat Mūsā Salmā* (« Salma a honoré Moussa ») ou *akala Yaḥyā l-kummatrā* et *akala l-kummatrā Yaḥyā* (« Yaḥyā a mangé la poire »), dans la mesure où l'inverse n'est, normalement, pas possible. Or, ces exemples généralement rappelés par les grammairiens arabes sont finalement révélateurs d'une réalité : en rappelant que l'ordre Verbe-Objet-Sujet est théoriquement autorisé, ils soulignent qu'il n'est donc que théorique.

Par ailleurs la liste des contraintes pesant sur l'ordre syntaxique de l'énoncé ne s'arrête pas là. IH énonce ainsi d'autres cas où le sujet doit être cette fois-ci postposé par rapport au complément (cf. f<sup>os</sup> 14b/4 et sq.)<sup>21</sup>, de même qu'il rappelle les cas où le thème de la phrase nominale doit ou non être obligatoirement antéposé par rapport à son propos logique (ce qui implique à rebours l'antéposition obligatoire ou non de ce dernier par rapport au premier). Une langue flexionnelle, dont la caractéristique devrait être le libre ordonnancement des éléments syntaxiques, et qui connaît autant de cas particuliers requérant un ordre syntaxique fixe, ne semble pas être si flexionnelle que cela. Néanmoins IH ne fait encore que préciser ces cas de contrainte syntaxique.

Certains éléments (cf. f<sup>os</sup> 18a/8 et sq.) de la langue se doivent d'être en tête de proposition (comme les particules d'interrogation, d'option, les opérateurs de la conditionnelle, etc.) car ils modifient le sens de l'énoncé. Là, RDA développe un argument intéressant pour qui réfute la pertinence de la flexion en arabe. Il dit : « Parce que l'auditeur construit l'énoncé qui n'est pas

20. Les autres cas d'antéposition obligatoire du sujet par rapport à l'objet du verbe sont lorsque le sujet est un pronom joint comme *akramtu Zaydan* (« j'ai honoré Zayd ») et lorsque l'objet est restreint par *illā* ou *innamā* comme *mā daraba Zaydun illā 'Amran* (« Zayd n'a frappé que 'Amr ») et *innamā daraba Zaydun 'Amran* (« Zayd n'a frappé que 'Amr »).

21. Et nous ne parlerons pas ici du conflit de rection (*tanāzu'*). Les cas où le complément est nécessairement antéposé par rapport au sujet sont lorsqu'un pronom objet est suffixé au sujet (comme dans *daraba Zaydan ǵulāmu-hu*), lorsque le sujet est restreint par *illā* ou *inna-mā* (comme dans *mā akrama Zaydan illā 'Amrun* et *inna-mā akrama Zaydan 'Amrun*) et lorsque l'objet est un pronom suffixe et que le sujet est un nom explicite (comme dans *akramaka 'Amrun*).

précédé de modificateur selon son sens de base, mais s'il était possible [et cela ne l'est justement pas] que vienne après lui [l'énoncé] ce qui le modifie, l'auditeur ne comprendrait pas, lorsqu'il entendrait ce modificateur, s'il renvoie à ce qui le précède ou bien s'il modifie ce qui va suivre dans l'énoncé, et alors pour cela son esprit serait rendu confus » (*li-anna al-sāmi' yabnī al-kalām al-lađī lam yušaddar bi-l-muğayyir 'alā aşlıhi fa-law ġuwwiza an yağī'a ba'dahu mā yuğayyiruhu lam yadri al-sāmi' idā samī'a bi-dālika al-muğayyir a-huwa rāğī' ilā mā qablahu bi-l-tađyīr aw muğayyir li-mā sa-yağī'u ba'dahu min al-kalām fa-yatašawwašu li-dālika dihnuhu<sup>22</sup>*). Si la flexion était pertinente, la position des parties du discours serait libre, tel qu'en latin ou grec anciens, et nulle confusion ne serait à attendre de cette liberté, à moins bien sûr, qu'elle n'existe pas... Voir sur cette question Corriente et Larcher<sup>23</sup>, ce qui rejoint ce qu'indique Molina Rueda à propos de Ibrāhīm Anīs qui, dans *Min asrār al-luğā*, défend à partir de Quṭrub l'idée que « ce qui définit les significations de sujet, de complément, etc., dans le discours arabe, ce n'est pas l'*i'rāb*, mais la distribution des mots, la structure de la phrase et les interrelations entre les éléments qui la composent »<sup>24</sup>.

Une autre preuve du peu de poids implicitement accordé par IH à la flexion et du peu de liberté laissé selon lui aux éléments de la langue qui, si l'arabe avait réellement été flexionnel, auraient été libres, est à trouver à propos des particules semblables aux verbes (*al-ḥurūf al-mušabbaha bi-l-fī'l*, f<sup>os</sup> 107a/15 et sq.) qui, comme d'autres particules, se trouvent en tête de proposition. IH, concernant l'ensemble de ces particules à qui est réservée la tête de proposition, écrit :

« [107b/6] ... Ne vois-tu pas que si par impossible avait été permise la postposition de semblables à celles-ci [les particules qui méritent la tête de proposition<sup>25</sup>], alors quand [7] le locuteur dit *Zaydun qā'imun* (« Zayd est debout ») l'auditeur ne comprend pas s'il s'agit d'une affirmation ou bien d'une négation, d'une comparaison, d'une optation ou [8] d'un espoir probable ? Et que lorsqu'il dit dès le début *inna*, *mā*, *ka-anna*, *layta* ou *la'alla*, il lui est expliqué de quelle [9] section il s'agit et qu'alors son esprit se libère pour autre chose ? » (*a-lā tarā annahu law ḡāza ta'bīr amṭāl hāđīhi fa-idā* [7] *qāla al-mutakallim "Zaydun qā'imun" lam yadri al-sāmi' itbāt huwa am nafy am tašbih am tamannin am* [8] *tarağğin wa-idā qāla min awwal al-amr "inna" aw "mā" aw "ka-anna" aw "layta" aw "la'alla" tabayyana lahu min ayy* [9] *qism huwa fa-yatafarraqū bālūhu li-ġayrihi*).

<sup>22</sup>. Astarābādī, ŠK I, p. 228.

<sup>23</sup>. Corriente, « On the Functional Yield », p. 29, 31, 38 et 42 ; Larcher, « Moyen arabe », p. 585 sq.; *id.*, « Arabe Préislamique ».

<sup>24</sup>. Para él, lo que delimita los significados de sujeto, complemento, etc., en la discurso árabe, no es el *i'rāb*, sino la distribución de las palabras, la estructura de la frase y las relaciones mutuas entre los elementos que la conforman, Molina Rueda, « El *i'rāb* », p. 72.

<sup>25</sup>. Il s'agit, parmi les particules semblables au verbe, de *inna*, *ka-anna*, *layta* et *la'alla*, et *mā* qui ressemble à *laysa*.

L'argument avancé ici est donc encore une fois principalement et uniquement positionnel, ce qui vient une fois encore ruiner l'hypothèse d'une langue à flexion pertinente, car dans ce cas on aurait pu avoir par exemple \**Zaydan qā'imun ka-anna*.

Un autre exemple sera trouvé ailleurs au sujet du propos logique de *kāna* et consorts (cf. f<sup>os</sup> 39b/13 et sq.). IH dit le concernant :

« [39b/16] Dire “il précède lorsque défini” est une manière de le spécifier par rapport au propos logique du thème [simple, hors cas de *kāna*] car le propos logique du thème ne précède pas [17] lorsque défini tandis que celui-ci précède. La raison de cela est que la règle quant à l'inclination du propos logique du thème à l'antéposition, lorsque qu'il est [18] défini, n'a aucune pertinence et que ceci ici, lorsqu'il est conjecturé comme étant antéposé, se met à l'accusatif de sorte que soit précisée l'intention du locuteur par sa mise à l'accusatif » ([39b/16] *qawlubu* “wa-yataqaddamu ma'rifatan” *tahṣīṣ labu* ‘an *habar al-mubtada'* *li-anna habar al-mubtada'* *lā yataqaddamu* [17] *ma'rifatan wa-hādā yataqaddamu wa-sabab dālika anna al-ḥukm* ‘alā *habar al-mubtada'* *bi-l-taqaddum iḍā kāna* [18] *ma'rifatan lā waḡha labu wa-hādā habunā iḍā quddira mutaqaddiman intaṣaba fa-yata'ayyanu qaṣd al-mutakallim bi-naṣbihi).*

Ce que dit ici le texte c'est que le propos logique de *kāna* et consorts peut plus librement être antéposé par rapport à leur nom logique, même si ce dernier est déterminé ou indéterminé spécifié, que ce n'est le cas du propos logique du thème. La raison invoquée est celle de la réalisation effective de la flexion sur l'un des deux composants de la phrase nominale de base, réalisation qui lève l'ambiguïté quant aux fonctions de ces deux composants. Ainsi, *kāna l-muṭaliq Zaydūn* ne laisse aucun doute sur le fait que *al-muṭaliq(a)* est bien le propos logique du nom logique de *kāna*. Idem avec *kāna Zaydān al-muṭaliq*. De même la présence de la flexion permettra dans ces cas de distinguer entre *kāna hādā Zaydūn* (où *hādā* est propos logique antéposé et *Zaydūn* nom logique) et *kāna Zaydūn hādā* (où il n'y a pas d'antéposition de l'un sur l'autre). RDA comme Ġāmī (m. 898/1492) précisent qu'en cas d'empêchement de la flexion, l'antéposition n'est alors plus possible et l'on dira *kāna l-fatā hādā* et non *kāna hādā l-fatā* si *hādā* doit être propos logique<sup>26</sup>.

Une remarque s'impose alors, évidente : s'il est insisté ici sur le fait que cette ambiguïté est levée par la réalisation effective (*lafzīyyan* chez Ġāmī<sup>27</sup>) de la flexion chez l'un des deux au moins (*yakfī zuhūr i'rāb aḥadīhimā* chez RDA<sup>28</sup>), cela vient bien une nouvelle fois prouver le caractère *a contrario* exceptionnel (et donc artificiel), et à tout le moins non nécessaire, de la réalisation de la flexion. Il n'est en effet fait appel à celle-ci que dans des cas perçus comme non naturels (puisque là encore, s'ils l'étaient, il serait moins question d'antéposition/postposition) ou exceptionnels (cas de la négation absolue par exemple) pour lever une ambiguïté sinon justement inexisteante (nous soulignons et insistons). L'arabe, dont le caractère positionnel semble

26. Cf. Astarābādī, ŠK II, p. 175, et Ġāmī, ŠMG I, p. 414-415.

27. Ġāmī, ŠMG I, p. 415.

28. Astarābādī, ŠK II, p. 175.

alors patent, se caractérise en effet par des éléments qui s'organisent en fonction de leur rôle sémantique et ne permutent pas librement dans le langage naturel<sup>29</sup>. Voire, c'est aussi le cas du langage non naturel comme le langage poétique<sup>30</sup>. En ce sens donc, et malgré sa déclaration de croyance dans le *credo* flexionnel, IH nie implicitement la pertinence de l'*i'rāb*.

Notons donc que ceci rejoint une nouvelle fois Corriente<sup>31</sup> pour qui d'une part l'*i'rāb* est largement redondant puisque l'ordre des mots n'est pas vraiment libre et pour qui d'autre part la prononciation à la pause représente la suppression de l'*i'rāb*. Or, la forme pausale est la forme que les enfants mémorisent comme forme de base dans le processus naturel d'apprentissage d'une langue. Il s'agit donc là de la forme naturelle d'expression, la forme fléchie étant, elle, la forme forcée d'un langage non naturel (ce que sont poésie, Coran et langages officiels).

### L'apostasie d'Ibn al-Hāğib : la forme pausale

Au-delà de cet aspect redondant de la flexion, continuons de lire entre les lignes, puisque rien n'est alors affirmé tel quel, mais susurré, chuchoté à nos oreilles comme s'il n'osait se l'avouer à lui-même : IH est un apostat. Ses déclarations verbales de croyance en la flexion et en sa pertinence sont peu à peu balayées par des positions infraverbales où se dessine la dénégation de l'*i'rāb*, dénégation fondée essentiellement sur des phénomènes liés à la forme pausale<sup>32</sup>.

Ainsi, concernant le complément de cause et de conséquence (*maf'ūl lahu*), IH écrit ceci :

« la condition de son accusatif [ʒɪb/ɪ] est la supposition du *lām* car lorsqu'il est présent sa rection est obligatoire puisque les articulations du génitif ne s'annulent pas » (*wa-ṣarṭuhu* [ʒɪb/ɪ] *taqdīr al-lām li-annahā idā wuġidat waġaba i'māluhā li-anna ḥurūf al-ġarr lā tulġā*).

Ce que veut donc dire ici l'auteur, comme le précise RDA, c'est que la supposition du *lām* est la condition de mise à l'accusatif du complément de conséquence, pas la condition pour le nom d'être complément de conséquence. En cela, « *li-l-samni* (« pour le beurre de conserve ») et *li-iqrāmika al-zā'ira* (« pour la façon que tu as d'honorer le visiteur ») lorsque tu dis *gi'tuka li-l-samni wa-li-iqrāmika al-zā'ira* sont chez lui [IH] des compléments de conséquence » (“*li-l-samni*” wa-“*li-iqrāmika al-zā'ira*” fi qawlika “*gi'tu li-l-samni wa-li-iqrāmika l-zā'ira*” ‘indahu *maf'ūl lahu*<sup>33</sup>”). Ce faisant, l'importance de la sacro-sainte flexion se fait bien moindre dans la perspective d'IH qui priviliege donc l'aspect sémantique à l'aspect syntaxico-flexionnel. RDA, tout

29. Cf. Corriente, « On the Functional Yield » ; Molina Rueda, « El *i'rāb* » ; Larcher, « Arabe Préislamique » et *id.*, « Les origines », notamment p. 120 et 124, pour qui « En grec et en latin, c'est la déclinaison qui permet de construire la phrase ; en arabe, c'est la construction de la phrase qui permet de restituer la déclinaison... ».

30. Cf. Larcher, « Moyen arabe », et notamment p. 586 sq.

31. Corriente, « On the Functional Yield » et *id.*, « Again on the Functional Yield ».

32. Quṭrub note justement que « la seule raison pour laquelle les Arabes usent de flexion dans leurs discours est que la forme pausale d'un mot doit se terminer sur une consonne quiescente en raison de la pause » (cf. Versteegh, « A Dissenting Grammarian », p. 171).

33. Astarābādī, ŠK II, p. 31-32.

en reconnaissant ici que l'auteur a raison d'un point de vue sémantique (*min ḥaytu al-luġa*<sup>34</sup>), note que cela vient à l'encontre de l'emploi terminologique en usage qui veut qu'en arabe le complément (de conséquence en l'occurrence) n'est qu'à l'accusatif<sup>35</sup>.

Tout ceci n'est pourtant rien comparé à la charge lancée entre les lignes contre la réalisation effective de la flexion lorsqu'il est sujet de la construction verbale, notamment de l'impératif et du passif.

### *La construction de l'impératif*

La construction de l'impératif est tout à fait instructive sur cette question de la défiance à l'égard de la flexion désinentielle et, dans le cas d'espèce, modale. L'impératif arabe (*amr*) se forme à partir de l'inaccompli apocopé (*muḍāri' maġzūm*) qui se caractérise par l'amuïssement de la finale et par l'élosion du *nūn* de l'indicatif pour les cinq personnes qui en sont pourvues (*al-af'āl al-hamsa*). Cette caractéristique vocalique va permettre de mettre en lumière la défiance dont il est question. En effet, concernant l'impératif d'un verbe triconsonantique simple (par opposition au quadrilitère qui peut être soit triconsonantique augmenté ou quadriconsonantique simple), dont l'initiale radicale n'est pas quiescente et de type *qatala-yaqtulu* (dont la médiane est à l'inaccompli vocalisée en *u*), voici ce que dit IH à propos de l'impératif (*u)qtul* (« tue ! ») formé d'une *hamza* de liaison (*hamzat waṣl*) et du radical verbal pour justifier la vocalisation en *u* de la *hamza* :

« [94a/20] ... S'ils [i.e. les Arabes] avaient dit *aqtul* il se serait confondu avec l'inaccompli et s'ils avaient dit *iqtul* cela aurait été jugé [21] lourd » (*law qālū "aqtul" la-ltabasa bi-l-muḍāri' wa-law qālū "iqtul" la-kāna* [21] *mustaqalan*).

Ce qu'avance alors le texte sans le dire expressément, c'est que l'*i'rāb* n'est pas, à défaut d'être utile, utilisé... En effet, le simple fait de dire qu'il y aurait eu ici ambiguïté vient bien prouver la généralisation de la forme pausale sans laquelle cette ambiguïté n'existerait justement pas. On a donc bien, dans l'esprit d'IH, un inaccompli pausal réellement réalisé et utilisé, *aqtul* (« je tue »), en lieu et place d'une forme entièrement fléchie (*aqtulu*) non usitée. C'est cet inaccompli pausal qui commande la formation de l'impératif de sorte qu'indicatif et impératif ne soient pas confondus, puisque si l'indicatif avait été réalisé avec sa pleine vocalisation, *aqtulu* (« je tue ») aurait été distingué de *\*aqtul* (« \*tue ! ») qui aurait alors pu être utilisé pour l'impératif.

On pourrait nous opposer que l'inaccompli dont il est question et avec lequel la forme impérative théorique *\*aqtul* serait en situation d'ambiguïté n'est pas l'inaccompli indicatif en sa forme pausale mais l'inaccompli apocopé dont procède justement l'impératif. Ici l'ambiguïté

34. *Ibid.*, p. 32.

35. RDA propose alors de définir le complément de conséquence comme « le nom d'action dont le *lām* est supposé et par lequel est expliquée une action avec laquelle il partage sujet et temps [de réalisation] » (*al-maṣdar al-muqaddar bi-l-lām al-mu'allal bibi ḥadaṭ šārakahu fi al-fā'il wa-l-zamān*, Astarābādī, ŠK II, p. 32).

résiderait donc entre la première personne du singulier de l'inaccompli apocopé, *aqtul*, et l'impératif théorique de deuxième personne masculin singulier, \**aqtul*, avec lequel il se confond et ce serait bien cette ambiguïté qui motiverait la formation de l'impératif en *uqtul*. Or, si l'impératif \**aqtul* peut être confondu avec un inaccompli, ce ne peut être qu'avec l'inaccompli indicatif *aqtulu* en sa forme pausale *aqtul* pour la simple raison que les deux autres inaccomplis (subjonctif (*mansūb*) et apocopé) représentent des formes liées. Particulièrement pour l'apocopé, ce dernier n'apparaît que dans le champ d'une particule qui en commande le mode (qu'il s'agisse de la négation du passé avec *lam* ou des énoncés conditionnels en *in* et consorts), tandis que l'impératif peut rester libre. Il n'y a donc concrètement pas possibilité de confondre l'impératif \**aqtul* avec l'inaccompli apocopé *aqtul* qui, pour exister, nécessite une particule justifiant son mode (*lam aqtul* « je n'ai pas tué », *in yaqtulhum aqtul Baṣṣāra* « s'il les tue, je tuerai Bachar »).

Par conséquent cela vient prouver le non emploi de la flexion, casuelle ou modale, par les locuteurs arabes, et cela selon un texte de grammaire du VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> ne venant certes pas enregistrer les nouveautés grammaticales de l'arabe, mais en édicter les règles perçues comme immuables. En effet, si l'impératif se construit tel qu'il se construit, les principes qui en régissent la construction sont logiquement antérieurs au mythe du *fasād al-luġa*, la corruption de la langue avec laquelle l'*i'rāb* aurait été abandonné<sup>36</sup>. L'"abandon" de l'*i'rāb* n'en est alors plus un, ni même une faute par corruption de la langue, et si existence de l'*i'rāb* il doit y avoir<sup>37</sup>, celui-ci prend alors racine dans d'autres considérations (prosodiques notamment<sup>38</sup>).

Nous retrouvons la même logique à l'œuvre dans l'explication de la construction de l'impératif du verbe triconsonantique simple dont la médiane à l'inaccompli n'est pas en *u*. La logique est encore plus limpide puisque cette fois-ci la confusion ne met pas en jeu un inaccompli dont on aurait pu dire qu'il était lui-même apocopé, mais un accompli<sup>39</sup>. Voici donc ce que dit IH de la formation de l'impératif de *ḍaraba-yaḍribu* dont la forme canonique est *iḍrib* (« frappe ! ») et de la vocalisation de la *hamza* de l'impératif :

36. Cf. Fück, *Arabiya* ou Blau, *A Handbook* entre autres pour qui, réfléchissant à partir d'une langue à flexion comme l'allemand, le trait saillant du Neuarabisch est la disparition progressive de la flexion et en contrepartie l'ordre moins libre des mots en opposition à l'Altarabisch fléchi.

37. Sans même aller jusqu'à dire avec Owens que ce ne sont pas les dialectes qui ont perdu la flexion, mais l'arabe classique qui l'a gagnée, cf. Owens, « Case and Proto-Arabic (Part I) » et id., « Case and Proto-Arabic (Part II) », ce que disait aussi Grunfest, « From the History », en signalant que selon deux orientalistes, Johann Davis Michaelis (1717-1791) et Johan Gottfried Hasse (1759-1806), l'*i'rāb* (nominal pour le premier, nominal et verbal pour le second) était une création des grammairiens arabes sous l'influence du grec.

38. Cf. Kahle, *The Cairo Geniza*, p. 145, n. 1, Versteegh, « A Dissenting Grammarian », Molina Rueda, « El *i'rāb* », et Larcher, « Arabe Préislamique ». Notons par ailleurs que l'on retrouve sous le calame d'IH la même logique de confusion entre inaccompli et impératif avec \**u'lām*, forme théorique de l'impératif à la deuxième personne masculin singulier de *'alima-ya'lāmu* dont la forme canonique est *i'lām*, et *u'lām*, inaccompli passif à la forme pausale de la première personne de *u'līma-yu'lāmu* (cf. f° 94b/1).

39. Sur la forme pausale de l'accompli arabe comparé à l'hébreu, cf. Levin, « The Correspondence ». Ce dernier entrevoit aussi la question de l'inaccompli, mais se restreint à l'apocopé quand nous soulignons justement le phénomène pausal dans l'ensemble de l'inaccompli, indicatif compris.

« [94a/21] Et ils [i.e. les Arabes] la vocalisèrent en *i* ailleurs, parce que s'ils avaient vocalisé en *u* un exemple comme *uḍrib* il se serait confondu avec l'accompli quadrilitère [94b/1] de ce dont le sujet n'est pas mentionné » (*wa-kasarūḥā fi-mā sawāḥu li-annahum law ḥammū fi mitl "uḍrib" la-ltabasa bi-l-mādī al-rubā'i* [94b/1] *li-mā lam yusamma fā'iluhu*).

Ce que dit IH, c'est qu'alors \**uḍrib*, forme théorique de l'impératif à la deuxième personne masculin singulier de *daraba-yadribu*, se serait confondu avec *uḍriba*, accompli passif à la troisième personne du masculin singulier du verbe de forme augmentée IV en grammaire orientaliste *adraba-yuḍribu*. Or, une nouvelle fois, pour qu'ambiguïté il puisse y avoir, il est nécessaire de réfléchir à partir d'une forme pausale de *uḍriba*, donc *uḍrib*... Ceci permet au moins d'avancer l'importance d'un trait très bien enregistré par la grammaire arabe, la pause et, par retour, la réfutation de l'importance des phénomènes de flexion désinentielle, qu'elle soit casuelle ou modale<sup>40</sup>.

### *La construction du passif des verbes V et VI*

Enfin, concernant cette fois la formation du passif des verbes de forme augmentée V et VI en grammaire orientaliste (respectivement *tafa'ala* et *tafā'ala*), le raisonnement d'IH n'est pas différent de celui qui précède, venant encore une fois en désaccord avec le *credo* flexionnel puisqu'il écrit :

« [95a/10] ... De même vocalisèrent-ils en *u* ce qui est après le *tā'* dans *ta'allama* et *tağāhala* puisque s'ils s'étaient [11] contentés de la voyelle d'infexion en *u* (*ḍamm*<sup>41</sup>) du *tā'* et qu'ils avaient dit *tu'allima* et *tuğāhila*, alors *tu'allima* se serait confondu avec la forme de l'inaccompli de *'allamta* [12] et *tuğāhila* se serait confondu avec la forme de l'inaccompli de *ğāhalta* » (*wa-kadālikā ḥammū mā ba'da al-tā' fi mitl "ta'allama" wa-"tağāhala" li-annahum law [11] iqtaṣarū 'alā ḥamm al-tā' fa-qālū "tu'allima" wa-"tuğāhila" la-ltabasa "tu'allima" bi-ṣigat muḍāri" "allamta" [12] wa-la-ltabasa "tuğāhila" bi-ṣigat muḍāri" "ğāhalta"*).

Il s'agit donc de *tu'allimu* (2<sup>e</sup> pers. masc. sing. inaccompli actif) avec qui le passif théorique \**tu'allima* (3<sup>e</sup> pers. masc. sing. accompli passif) se confondrait et de *tuğāhili* (2<sup>e</sup> pers. masc. sing. inaccompli passif) avec qui le passif théorique \**tuğāhila* (3<sup>e</sup> pers. masc. sing. accompli inactif) se confondrait. Or, cette ambiguïté servant de raison invoquée à la construction du passif selon les règles connues à des fins contrastives repose une nouvelle fois sur le phénomène de

40. On retrouve une fois encore la même logique à l'œuvre lorsqu'IH explique la confusion entre \**a'lam*, forme théorique de l'impératif à la deuxième personne masculin singulier de *'alima-yā'lamu* dont la forme canonique est *i'lam*, et *a'lam*, accompli actif à la forme pausale de la troisième personne masculin singulier du verbe augmenté *a'lama-yu'līmu* (cf. f° 94b/1-2).

41. *ḍamm*: « voyelle d'infexion en *u* » ou « inflexibilité en *u* » pour IH (cf. Ibn al-Hāġib, *Imlā'*, f° 54b/3-8) qui la distingue de *damma*: « voyelle de flexion en *u* » au contraire de RDA qui précise que pour lui il s'agit d'un nom générique pour le flexible et l'inf�xible (cf. Astarābādī, ŠK III, p. 4).

pause, ce qu'énonce en toutes lettres RDA. Ce dernier écrit en effet : « Et si ce qui suit le *tā'* n'avait pas été vocalisé en *u*, ceci aussi concernant ce dont l'initiale est un *tā'*-augment, comme *takallama* [forme orientaliste augmentée V du triconsonantique], *tağāhala* [forme orientaliste augmentée VI du triconsonantique] et *tadaḥrağa* [forme orientaliste augmentée II du quadri-consonantique notée II<sup>4</sup>], il y aurait eu ambiguïté à la pause avec la forme de l'inaccompli dont il est le résultat comme *tukallimu*, *tuğāhilu* et *tudaḥriğu*<sup>42</sup> » (*wa-law lam yuḍamm mā ba'da al-tā' ayḍan fi-mā awwaluhu tā' zā'ida wa-huwa naḥwu "takallama" wa-"tağāhala" wa-"tadaḥrağa" la-ltabasa fi ḥāl al-waqf bi-ṣīqat muḍāri' mā huwa muṭāwi' lahu naḥwu "tukallimu" wa-"tuğāhilu" wa-"tudaḥriğu"*<sup>43</sup>). La pause est donc un phénomène perçu comme 1) généralisé et 2) au moins aussi ancien que la langue arabe elle-même (dans l'hypothèse réaliste où le passif n'est pas de création plus récente que l'actif...) qui 3) justifie la construction du passif tel que nous le connaissons. Cela vient donc une nouvelle fois attester du peu d'importance de la flexion désinentielles et modale (dans le cas qui nous occupe), même aux fondements de la langue arabe.

### *L'amuïssement : IH et RDA enfoncent le clou*

Cette possibilité de pause est si forte qu'elle s'applique à des réalités plus larges que celles qu'on aurait pu entrevoir en fait. Ainsi, au sujet d'un participe actif masculin singulier et du même participe actif masculin pluriel cette fois, voici ce que dit IH :

« [57b/9] ... sa prononciation [io] est la même : tu dis *anā ḫāribun* et *naḥnu ḫāribūna*, *anta ḫāribun* et *antum ḫāribūna*, *huwa ḫāribun* et *hum ḫāribūna* » ([57b/9] ... *wa-lafżuhu* [io] *wāḥid* : *taqūlu* “*anā ḫāribun*” *wa-*“*naḥnu ḫāribūna*” *wa-*“*anta ḫāribun*” *wa-*“*antum ḫāribūna*” *wa-*“*huwa ḫāribun*” *wa-*“*hum ḫāribūna*”).

La prononciation de *ḥāribun* et de *ḥāribūna* est donc la même, à savoir [d'ɑːribun]. Il est intéressant de voir ici qu'implicitement la dernière voyelle de *ḥāribūna* n'est pas réalisée, le mot étant prononcé à la pause, mais que donc le glide *wāw* n'est lui-même pas réalisé, pour cause de rencontre de deux quiescences.

On trouve d'autres exemples de cette généralisation de la lecture pausale dans le manuscrit même puisque là où il s'agissait d'écrire *yawmān(i)*, ce que font L 323/9, L 324/8 et I 81/25, I 82/5, le manuscrit de Damas présente, lui, au même endroit *yawman* (D 71a/3, D 71a/14), i.e. le singulier indéterminé au cas accusatif en lieu et place d'un duel nominatif. La raison ne peut en être alors que la suivante : le copiste du manuscrit de Damas, Bahrāwī<sup>44</sup>, lit ou entend *yawman* – et non *yawmāni*, et, du fait de la prononciation, écrit *yawman*, ce qui vient attester de la généralisation du phénomène de pause. Un autre exemple, celui de *ha'ulā'i* d'où, dans la grande majorité des cas dans le manuscrit de Damas, la *hamza* finale est élidée sans être

42. Les formes passives canoniques sont donc *tu'ullima*, *tuğāhila* et *tuduḥriğa*.

43. Astarābādī, ŠK IV, p. 133.

44. Dont nous ne savons rien.

remplacée par un *yā'* par phénomène de *scriptio plena*, ce qui vient prouver une prononciation en [ha:wla:] et non en [ha:wla:i] ou [ha:wla:j], marquant là encore le phénomène pausal, même dans des cas de mots dits "figés" (*mabniyyāt*)<sup>45</sup>.

À propos des régissants de l'apocopé cette fois, RDA introduit une réflexion intéressante pour qui pense que la flexion n'est pas première<sup>46</sup>. Il dit en effet que n'était l'accord de l'ensemble des grammairiens, ce qu'on nomme l'inaccompli apocopé devrait être considéré comme inflexible. La raison : le fait que la rection (ici des particules de l'apocopé) n'apparaît pas sur le verbe, ni explicitement ni virtuellement et ce « puisque l'origine prototypique<sup>47</sup> (nous soulignons) de toute composante du discours, qu'il s'agisse d'un nom, d'un verbe ou d'une particule, est d'être amuïe en finale, et qu'en conséquence nul besoin d'explication pour l'infexibilité en *muette* » (*wa-dālika li-anna aṣl kull kalima isman aw fi'lān aw ḥarfān an takūna sākina al-āhir wa-min tamma lā tuṭlabu al-illa li-l-binā 'alā al-sukūn*<sup>48</sup>). Outre le fait qu'il faille alors entendre que concernant les verbes, ce qui a plutôt une action régissante *in fine*, ce sont les régissants de l'indicatif (*rawāfi'*) et ceux du subjonctif (*nawāṣib*) et non ceux de l'apocopé (*ḡawāzim*), et s'il faut entendre que *yamšī* est la forme infléchie et première ayant pour pendant deux formes fléchies, l'une à l'indicatif (*yamšī*) et l'autre au subjonctif (*yamšiya*), il faut surtout en tirer une conclusion mécréante : il n'y a pas à l'origine de vocalisation des finales, mais bien alors généralisation totale de la pause. Ceci rejoint alors ce que remarquent notamment Kahle<sup>49</sup>, Owens<sup>50</sup> et Molina Rueda<sup>51</sup> pour qui la flexion désinentielle n'est ou peut n'être qu'euphonique (en rejoignant Quṭrub), mais encore qu'elle ne représente pas une perte par rapport à un état plus ancien de la langue mais bien un gain, un rajout fait à la langue naturelle qui en est, elle,

45. Notons un autre cas, celui de *an yakūn*<sup>o</sup> (D 50a/3) où la pause est marquée par un *sukūn* en lieu et place de la classique *fathā*, et ce en milieu d'énoncé.

46. Lui pour qui pourtant « le nominatif est la marque des constituants fondamentaux de la relation prédicative ('umad), et l'accusatif celui des autres constituants (faḍalāt) » (Kouloughli, « Une théorie opérationnaliste », p. 41).

47. Nous choisissons ici de traduire *aṣl* par "origine", même s'il peut aussi l'être, aux côtés de son acception technique et graphique traditionnelle de "base", par "représentation abstraite" ou "forme/représentation sous-jacente" (cf. Bohas, « Quelques aspects », p. 205 ; Bohas et Guillaume, *Études des théories*, p. 28, 59, 242, 271). Sur ce terme technique chez Sibawayhi, on se reporterà à Baalbaki, « A Contribution ».

48. Astarābādī, ŠK IV, p. 4.

49. Cf. Kahle, *The Cairo Geniza*, p. 145, n. 1 et *id.*, « The Arabic Readers », p. 67-69. Dans ce dernier, Kahle traite exclusivement des lectures coraniques. Il note en effet, à partir du *Tamhid fi ma'rifat al-taḡwīd* de Hasan b. Muhammad Abū 'Ali al-Mālikī (m. 438/1046), et plus précisément de la seconde partie, chap. vi, l'existence de 122 traditions, dont 31 attribuées au Prophète lui-même, traditions exhortant les lecteurs à réciter le Coran avec l'*i'rāb*, ce qui devait donc supposer, comme le souligne Kahle, qu'il devait y avoir des gens pour le réciter sans... Sur l'acception technique grammaticale et/ou sémantique du terme *i'rāb* dans un contexte coranique voir Gilliot, *Exégèse*, p. 191 sq.

50. Cf. Owens, « Case and Proto-Arabic (Part I) », et *id.*, « Case and Proto-Arabic (Part II) ».

51. Cf. Molina Rueda, « El *i'rāb* ».

dépourvue (selon les vues d’Owens<sup>52</sup>). La pause n’est plus alors une “possibilité” mais une règle connaissant des exceptions : les vocalisations désinentielles pour des raisons prosodiques d’euphonie<sup>53</sup>. L’*i’rāb* n’est dès lors même plus une réalité effectivement réalisée.

### *lā budda min al-i’rāb...*

Dans ce cadre, avec désormais à l’esprit l’importance de la pause pour l’arabe et sa phonologie, il faut noter les implications d’ordre grammatical de celle-ci. Ainsi, l’assertion « *lā budda min al-i’rāb* » prend un autre sens que le simple « nul échappatoire à la flexion » comme si cette dernière était impérieuse et nécessaire. Non, *lā budda min al-i’rāb*, dans un tel contexte de défiance implicite (chez IH tout autant que chez RDA pour ne citer qu’eux), prend un sens beaucoup plus nuancé et, de fait, plus adéquat avec leur science et intelligence de l’arabe et de sa grammaire. *Lā budda min al-i’rāb* signifie alors la possibilité, tout à fait arabe, de la réalisation

52. Mais aussi de Kahle et de Carl Vollers dans son *Volkssprache und Schriftsprache im alten Arabien* (cf Kahle, « The Arabic Readers », p. 65-66) pour qui « le Coran aurait été primitivement composé dans la langue maternelle de Muḥammad, le dialecte de La Mecque, dépourvu de flexion externe » (Gilliot, Exégèse, p. 191).

53. Voir sur cette question de la pause al-Ani, « The Linguistic », qui, en en traitant, indique, lui, sa croyance en l’existence, la réalisation effective souhaitée et la pertinence de la flexion. Pour lui, on dit ainsi *fī madrasati l-madīna(h)* et non *fī madrasat al-madīna* (« dans l’école de la ville »), même en arabe standard, laissant accroire à rebours que c’était le cas *avant*, c'est-à-dire en arabe classique ou post-classique. Symptomatique est à cet égard la conclusion de cet article où l’arabe est présenté comme une langue à flexion réalisée dont les derniers stades d’évolution s’affranchissent (reprenant ainsi les conceptions de Joshua Blau, notamment Blau, *A Handbook*), ce changement menant au non respect des règles et en particulier de l’*i’rāb*, assimilé donc à une règle *concrètement réalisée* de l’arabe classique : « Il est intéressant de mentionner que les règles de *waqf* ne sont pas toujours respectées par les lecteurs et les locuteurs de l’arabe standard moderne. La langue arabe est passée pendant un temps par des processus de changement. Certains lecteurs et locuteurs n’utilisent pas *al-ḥarakāta-l-i’rābiyyah* ‘les voyelles flexionnelles’. La déclaration souvent entendue qui affirme *sakkin taslam* (« amuïs et tu seras sauf ! ») reflète un état de choses du changement en cours de la langue arabe. Par conséquent, les règles du *waqf* décrites ci-dessus, lorsqu’on les considère, devraient être utilisées comme lignes directrices et ne doivent pas être appliquées d’une manière rigoureuse et stricte » (*it is worthwhile to mention that the rules of waqf are not always adhered to by readers and speakers of Modern Standard Arabic. The Arabic language for sometime has been going through processes of change. Some readers and speakers are not using the al-ḥarakāta-l-i’rābiyyah ‘case endings’*. The often heard statement that states *sakkin taslam* ‘use sukūn and you will be safe’ reflects the state of affairs of the on going change of the Arabic language. Therefore the rules of waqf outlined above when considered should be used as guidelines not to be applied in a rigorous and strict manner, al-Ani, « The Linguistic », p. 253). Nous prenons le contrepied pour dire qu’au contraire, l’*i’rāb*, s’il existe pour les grammairiens, n’est le plus généralement pas réalisé, la pause primant partout où il est possible qu’elle s’applique, respectant ainsi à la fois le fameux *iğzim taslam* mais aussi ce que disent du phénomène tant IH et RDA pour ne citer qu’eux au détour de leurs déclarations verbales et/ou infraverbales sur le sujet. C’est la pause qui est la règle, la flexion réalisée l’exception... On pourrait même dire que si l’*i’rāb* est bien arabe son actualisation, elle, ne l’est pas *réellement*, mais serait plutôt étrangère comme une sorte d’hypercorrection, à l’instar des prénoms africains d’origine arabe prononcés avec leur flexion casuelle au nominatif, comme nous l’ont rappelé Nafissatou (Nafīsa) Diallo ou Amadou (Ahmad) Toumani Touré, pratique proprement étrangère au monde arabe.

de la pause, contrairement aux cas relativement exceptionnels d’inflexibilité marquée comme dans le cas de la négation absolue (*lā budda* et *lā ḥāda* et non *lā budd* et *lā ḥād*).

Aussi, dire d’un nom qu’il lui faut un *i’rāb*, si c’est bien affirmer du point de vue de l’analyse grammaticale qu’il lui faut une identité syntaxique, une fonction, partagée entre qualité d’agent, de complément direct ou de complément indirect, ce n’est pas tant insister sur l’actualisation phonétique de la flexion en finale du mot qu’insister sur sa flexibilité, c'est-à-dire *in fine* sur la possibilité, très arabe et soulignée par RDA (cf. *supra*), de réaliser la pause en finale des noms (comme *ḡayr*), des verbes (comme *fa’al* ou *yaf’al*) et des particules (comme *taḥt*), voire *a contrario* insister sur la possibilité de flétrir les mots, ceux-ci ne l’étant justement pas dans l’usage réel.

## Conclusion

Notons pour conclure avec Molina Rueda que « Si “*i’rāb*” s’entend dans son sens le plus général de “arabiser, prononcer le mot de la manière des Arabes purs”<sup>54</sup>”, il est clair qu’il ne réfère pas exclusivement aux désinences casuelles, mais bien plus à l’ensemble des procédures qui permettent d’adapter l’expression à l’utilisation des “Arabes”<sup>55</sup> ». Cette dernière note que la reconnaissance, par les grammairiens arabes, du caractère euphonique de l’*i’rāb*, certes aux côtés de sa primauté syntaxique affichée par eux, prouve que Quṭrub n’était pas *in fine* le seul à penser l’*i’rāb* comme trait *aussi phonologique*<sup>56</sup>.

Si l’on ne peut que reconnaître l’existence de traces graphiques indéniables d’une flexion externe<sup>57</sup>, nous avons donc montré, ne concernant que la flexion désinentielle au moyen des voyelles brèves, qu’à côté de cette reconnaissance d’ordre phonologique, explicite pour Quṭrub ou implicite pour d’autres, la non croyance en la flexion prenait, chez IH (et RDA) tout au moins, d’autres formes sur d’autres fondements. Reconnaissant de manière infraverbale la redondance implicite de l’*i’rāb* pour cause de non liberté des éléments syntaxiques du discours, IH fait en outre de la pause, de sa généralisation et de l’ambiguïté qui en découle entre formes théoriques et formes avérées dans la langue, un élément qui vient ruiner jusqu’au fondement même de la flexion, celle-ci n’ayant tout bonnement plus de place dans son raisonnement. Ce dernier semble en effet bien, en réfléchissant d’autres points grammaticaux, ne penser qu’en termes de pause, invalidant ainsi au moins partiellement la thèse d’une flexion désinentielle première et

54. Citation de Fleisch, « I’rāb », p. 1250.

55. Si “*i’rāb*” se entiende en su sentido más general de “arabizar, pronunciar la palabra a la manera de los árabes puros”, está claro que no se refiere exclusivamente a las desinencias casuales, sino más bien al conjunto de procedimientos que permiten adaptar la expresión al uso de “los árabes”, Molina Rueda, « El *i’rāb* », p. 74.

56. Notons au passage que si l’*i’rāb* était d’une si grande nécessité et d’un si grand secours sémantique, Zubaydī (m. 379/989) n’aurait pas écrit, même s’il précise immédiatement après « ainsi que des rênes et le critère pour les significations diverses qui y sont », que Dieu « a fait de l’*i’rāb* une parure pour la langue » (*wa-ḡa’ala al-i’rāb ḥalyan li-l-lisān wa-zimāman wa-faḍlan li-mā iḥtalafa min ma’ānihi*, Zubaydī, *Tabaqat*, p. 11 et Langhade, « Mentalité grammairienne », p. 106 pour la traduction), « parure » n’étant jamais qu’un élément justement non nécessaire.

57. Il s’agit du pluriel masculin sain en *-ūna* au nominatif et *-īna* au cas régime, du duel en *-āni* au nominatif et en *-ayni* au cas régime et enfin des six noms, en *-ū* au nominatif, *-ā* à l’accusatif et *-ī* au génitif.

omniprésente. Il existe donc chez lui un même aveu implicite de non réalisation effective de l'*i'rāb* et donc, *in fine*, de sa non pertinence sémantique<sup>58</sup>. Aussi, si l'on ne peut conclure à l'inexistence de l'*i'rāb*, puisque après tout même s'il ne devait s'agir que d'un construit, une idée ne cesse d'exister en dépit de sa non actualisation, il est possible de conclure, à partir d'une lecture attentive du *Imlā' 'alā al-Kāfiya* d'IH, à sa non pertinence, puisque redondante, ainsi qu'à sa non réalisation effective. En ce sens l'*i'rāb*, manifestation abstraite permettant aux professionnels que sont les grammairiens d'énoncer une théorie de la phrase, serait bien un dogme...<sup>59</sup>

## Bibliographie

### Sources primaires

- Astarabādī, Raḍī al-Dīn (Al-), ŠK = Muḥammad b. al-Ḥasan Naġm al-Dīn Raḍī al-Dīn al-Astarabādī, *Šarḥ Kāfiyat Ibn al-Ḥāḡib*, éd. Émile Badí' Ya'qūb, Dār al-kutub al-‘ilmīyya, Beyrouth, 5 tomes, 1998.
- Ǧāmī (al-), ŠMĞ = 'Abd al-Raḥmān b. Aḥmad Nūr al-Dīn al-Ǧāmī, *Šarḥ mulā Ǧāmī dit al-Fawā'iḍ al-dīyā'iyya suivi des gloses marginales et commentaires de 'Ali Riḍā 'Utmān al-Dūlālī al-Qayṣīri dit Dūlūzādah*, éd. Aḥmad 'Azzū 'Ināya et 'Ali Muḥammad Muṣṭafā, Dār iḥyā' al-turāt al-‘arabi, Beyrouth, 1<sup>re</sup> éd., 2 tomes, 2009.
- Ǧurğānī (al-), *Ta'rifāt = 'Ali b. Muḥammad b. 'Ali al-Sayyid al-Šarīf al-Ḥusaynī al-Ǧurğānī al-Ḥanafī*, *al-Ta'rifāt*, Éd. Muḥammad Bāsil 'Uyūn al-Ṣūd, Dār al-kutub al-‘ilmīyya, Beyrouth, 2<sup>e</sup> éd., 2003.
- Ibn al-Ḥāḡib, *Kāfiya = al-Kāfiya fī al-naḥw*, éd. Ṭāriq Naġm 'Abd Allāh, Maktabat dār al-wafā', Silsilat maktabat Ibn al-Ḥāḡib, 3, Jeddah, 1986.
- , *Imlā' = 'Utmān b. 'Umar b. Abī Bakr b. Yūnus Abū 'Amr Ǧamāl al-Dīn Ibn al-Ḥāḡib al-Miṣrī al-Dimāṣqī al-Mālikī*, *al-Imlā' 'alā l-Kāfiya fī*

58. Remarquons un cas symptomatique de non pertinence de la flexion avec 'alā hikāyatū-hu (L 308/4) où la vocalisation n'est pas celle attendue, en *i* du fait de la préposition. Cela rejoint l'interrogation que pose Pierre Larcher qui indique justement que lorsque Muqaddasī (m. 380/990) parle de *laḥn* (« solécisme), ce qui présuppose *i'rāb*, ce dernier dit que ce *laḥn* n'est pas considéré comme une faute au IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle. *Quid* alors de la réalité de l'*i'rāb*? (cf. Larcher, « Que nous apprend », p. 53-69).

59. Citons à cet égard un passage des *Masa'il ḥilāfiyya fī al-naḥw* de 'Ukbarī où l'auteur précise que l'*i'rāb* ne relève que du domaine vocalique sans relever à proprement parler du domaine sémantique : « Ne vois-tu pas que, lorsque tu dis à un *quidam*: distingue entre le sujet, le complément d'objet direct et le complément adnominal dans ǧaraba Zayd ǧulām 'Amr, et lorsqu'il vocalise en *u* en premier, en *a* en second et en *i* en troisième, la distinction t'advient au moyen de ses prononciations, pas par le biais du sens car toi, tu peux comprendre ce sens sans prononciation [des finales], ce qui indique donc que l'*i'rāb* est la prononciation de la voyelle brève » (*a-lā tarā annaka idā qulta li-insān: ifriq bayn al-fā'il wa-l-mafūl wa-l-muḍāf ilayhi fī naḥw qawlīka: "ǧaraba Zayd ǧulām 'Amr" fa-innahu idā ǧamma awwalan wa-fataḥa tāniyan wa-kasara ṭālitān haṣala laka al-farqu bi-al-fāzīhi lā min ṭarīq al-mā'nā fa-innakā anta qad tudrikū hādā al-mā'nā bi-ḡayr lafz fa-dalla 'alā anna al-i'rāb huwa lafz al-ḥaraka*, 'Ukbarī, *Masa'il*, p. 80). Sur cette même absence de lien de cause à effet entre sémantique et voyelles de flexion, cf. Versteegh, « A Dissenting Grammarian », p. 171, 184 ainsi que Zaḡgāḡī comme le note Guillaume, « Les discussions », p. 48. On se reportera par ailleurs, concernant cette question de l'utilité des cas et de leur capacité signifiante, à Kouloughli, « Une théorie opérationnaliste », p. 35-42.

*l-naḥw*, éd. Manuel Sartori, travail de doctorat sous la direction de Pierre Larcher, [inédit], 2012.

Zubaydī (al-), *Tabaqāt* = Muḥammad b. al-Ḥasan b. ‘Ubayd Allāh b. Muḍaḥḥīg Abū Bakr al-Zubaydī al-Andalusi al-Īsbilī, *Tabaqāt al-naḥwiyyīn wa-l-luḡawiyyīn*, éd. Muḥammad Abū al-Faḍl Ibrāhīm, Dār al-ma’ārif, Le Caire, 2<sup>e</sup> éd., 1973.

‘Ukbarī (al-), *Masā’il* = ‘Abd Allāh b. al-Ḥusayn b. ‘Abd Allāh Abū al-Baqā’ Muhibb al-Dīn al-‘Ukbarī al-Baghdādī, *Masā’il ḥilāfiyya fi al-naḥw*, éd. ‘Abd Al-Fattāḥ Salim, Maktabat al-ādāb, Le Caire, 3<sup>e</sup> éd., 2007.

## Sources secondaires

- al-Ani, Salman H., « The Linguistic Analysis and Rules of Pause in Arabic », dans Everhard Ditters et Harald Motzki (éd.), *Approaches to Arabic Linguistics: Presented to Kees Versteegh on the Occasion of His Sixtieth Birthday*, E. J. Brill, Leyde, 2007, p. 247-254.
- Baalbaki, Ramzi, « A Contribution to the Study of Technical Terms in Early Arabic Grammar: the term *as̄l* in Sibawayhi’s *Kitāb* », dans A. K. Irvine, R. B. Serjeant et G. R. Smith (éd.), *A Miscellany of Middle Eastern Articles in Memoriam Thomas Muir Johnstone 1924-83, Professor of Arabic in the University of London, 1970-1982.*, Longman, Harlow, 1988, p. 163-177.
- , « ‘I’rāb and *Binā’* from Linguistics Reality to Grammatical Theory », dans Kees Versteegh et Michael G. Carter (éd.), *Studies in the History of Arabic Grammar II, Proceedings of the 2nd Symposium on the History of Arabic Grammar, Nijmegen, 27 April-1 May 1987*, J. Benjamins, Amsterdam, 1990, p. 17-33.
- Blau, Joshua, *A Handbook of Early Middle Arabic*, Max Schloessinger Memorial Foundation, Hebrew University of Jerusalem, Jérusalem, 2002.
- Bohas, Georges, « Quelques aspects de l’argumentation et de l’explication chez les grammairiens arabes », *Arabica* 28, 1981, p. 204-221.
- Bohas, Georges et Guillaume, Jean-Patrick, *Études des théories des grammairiens arabes*, Presses de l’Institut français de Damas, Damas, 1984.
- Corriente, Federico C., « On the Functional Yield of Some Synthetic Devices in Arabic and Semitic Morphology », *JQR* 62/1, 1971, p. 20-50.
- , « Again on the Functional Yield of Some Synthetic Devices in Arabic and Semitic Morphology (A Reply to J. Blau) », *JQR* 64/2, 1973, p. 154-163.
- Dévényi, Kinga, « Muğāwara: a Crack in the Building of *i’rāb* », *QSA* 5-6, 1988, p. 196-207.
- Fleisch, Henri, « Note sur al-Astarābādhī », *HistLing* 1/2, 1974, p. 165-168.
- , « I’rāb », dans B. Lewis, V. L. Ménage, Ch. Pellat et J. Schacht (éd.), *EncIsl (EI<sup>2</sup>) III*, E.J. Brill-Luzac & Co., Leyde-Londres, new edition, 13 tomes, 1986, p. 1248-1250.
- Fück, Johann, [1950], *Arabiya. Untersuchungen zur arabischen Sprach- und Stilgeschichte, Abhandlungen der Sächsischen Akademie der Wissenschaften zu Leipzig. Philologisch-historische Klasse. Band 45. Heft 1*, Berlin, tr. fr.: J. Föck, ‘Arabiya. Recherches sur l’histoire de la langue et du style arabe’, Didier Paris, 1955.
- Gilliot, Claude, *Exégèse, langue et théologie en Islam. L’Exégèse coranique de Tabarī*, J. Vrin, Paris, 1990.
- Gruntfest, Yaakov, « From the History of Semitic Linguistics in Europe: an Early Theory of Redundancy of Arabic Case-Endings », dans Kinga Dévényi et Tamás Iványi (éd.), *Proceedings of the Colloquium on Arabic Grammar, The Arabist*, Budapest Studies in Arabic 3-4, Budapest, 1991, p. 195-200.
- Guillaume, Jean-Patrick, « Les discussions des grammairiens arabes à propos du sens des marques d’*i’rāb* », *HEL* 20/2, 1998, p. 43-62.
- Kahle, Paul, « The Arabic Readers of the Koran », *JNES* 8/2, 1949, p. 65-71.
- , [1947], *The Cairo Geniza*, Basil Blackwell, Oxford, 1959, 2nd ed.
- Kouloughli, Djamel Eddine, « Une théorie opérationnaliste des cas de l’arabe est-elle possible ? », *HEL* 20/2, 1998, p. 35-42.
- Langhade, Jacques, « Mentalité grammairienne et mentalité logicienne au IV<sup>e</sup> siècle », *ZAL* 15, 1985, p. 104-117.
- Larcher, Pierre, « Quand, en arabe, on parlait de l’arabe... Essai sur la méthodologie de l’histoire des “métalangages arabes” (I) », *Arabica* 35, 1988, p. 117-142.
- , « Moyen arabe et arabe moyen », *Arabica* 48/4, 2001, p. 578-609.

- , « Arabe Préislamique – Arabe Coranique – Arabe Classique. Un *continuum* ? », *Die dunklen Anfänge: neue Forschungen zur Entstehung und frühen Geschichte des Islam*. Karl-Heinz Ohlig, Gerd-R. Puin (Hg.). 2. Auflage, Schiler, Berlin, 2006a, p. 248–265.
- , « Que nous apprend vraiment Muqaddasī de la situation de l'arabe au IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle ? », *AnIsl* 40, 2006b, p. 53–69.
- , « Les origines de la grammaire arabe, selon la tradition : description, interprétation, discussion », dans Everhard Ditters et Harald Motzki (éd.), *Approaches to Arabic Linguistics. Presented to Kees Versteegh on the Occasion of His Sixtieth Birthday*, E. J. Brill, Leyde, 2007, p. 113–134.
- , « What is a *kalima* ? Astarābādī's Answer », version écrite de la communication au Primo Incontro di Linguistica Araba, Universita di Roma 3, 1–3 mars 2007, dans Giuliano Lancioni et Lidia Bettini (éd.), *The Word in Arabic*, coll. “Studies in Semitic Languages and Linguistics”, Brill, Leyde, 2011, p. 33–48.
- Levin, Aryeh, « The Medieval Arabic Term *kalima* and the Modern Linguistic Term Morphem: Similarities and Differences », *Studies in Islamic History and Civilization in Honour of Professor David Ayalon*, E. J. Brill – Cana, Leyde – Jerusalem, 1986, p. 423–446.
- , « Kalima », dans Kees Versteegh, Mushira Eid, Alaa Elgibali, Manfred Woidich et Andrzej Zaborski (éd.), *Encyclopedia of Arabic Language and Linguistics*, E. J. Brill, Leyde, 2007, p. 545–548.
- Levin, Saul, « The Correspondence Between Hebrew and Arabic Pausal Verb-Forms », *ZDMG* 131, 1981, p. 229–233.
- Molina Rueda, Beatriz, « El *i'rāb* en la lengua árabe: una interpretación de orden fonético », *Homenaje al Prof. Dario Cabanelas Rodríguez, O.F.M., con motivo de su LXX aniversario I*, Universidad de Granada, departamento de estudios semíticos, Grenade, 1987, p. 69–75.
- Owens, Jonathan, « The Syntactic Basis of Arabic Word Classification », *Arabica* 36, 1989, p. 211–234.
- , « Case and Proto-Arabic (Part I) », *BSOAS* 61/1, 1998a, p. 51–73.
- , « Case and Proto-Arabic (Part II) », *BSOAS* 61/2, 1998b, p. 215–227.
- Versteegh, C. H. M., « A Dissenting Grammarian: Quṭrub on Declension », dans Cornelius Henricus Maria Versteegh, Konrad Koerner et Hans-Josef Niederehe (éd.), *The History of Linguistics in the Near East*, Amsterdam Studies in the Theory and History of Linguistic Science III – *Studies in the History of Linguistics Volume 28*, J. Benjamins, Amsterdam, 1983, p. 167–193.
- Versteegh, Kees, « The Development of Argumentation in Arabic Grammar: The Declension of the Dual and the Plural », *ZAL* 15, 1985, p. 152–173.
- Weipert, Reinhard, « al-Astarābādī, Raḍī al-Dīn », *EncIsl (EP)*, E. J. Brill, Leyde, 2009, p. 118.

